



©Huguette Martel, *Un bouquet de fleurs rouges*, huile, New York, 2008, 20 x 25 cm.

La vague

Marie-Noël Arras

La ville est encore endormie lorsque la jeune femme du Colonel sort de la caserne pour faire son marché. Les rues bruyantes et encombrées la dérangent, elle préfère cette heure plus calme où les odeurs des chèvrefeuilles se mêlent à ceux des beignets préparés par les femmes.

Blonde au teint clair, elle ne s'expose pas au soleil. Elle n'est pas comme la plupart des femmes de la caserne qui considère les « indigènes » comme des « fatmas » nées pour les servir. Elle ne s'entend pas avec elles et, n'ayant pas d'enfants, elle tient son ménage seule.

Au détour de l'avenue principale, une forme accroupie contre le mur l'attire. Une femme semble endormie. Elle ne passe pas son chemin, se penche vers la femme, soulève légèrement la couverture blanche qui cache un visage jeune aux traits fins et aux grands yeux noirs et effrayés. Son teint est si pâle que Marguerite pense qu'elle est affamée. Sans un mot elle l'aide à se lever, fait demi-tour et la soutient jusqu'à sa porte. Le légionnaire de garde fronce les sourcils mais ne pose pas de questions.

Zahra a passé sa vie dans le quartier pauvre de la ville. Celui que les Français nomment le quartier nègre. Très jeune, elle est

venue travailler au centre ville dans une des familles les plus riches. Le ménage, le repassage, la cuisine, elle a tout appris. Intelligente, elle a même appris à lire le français en cachette avec la jeune fille de la maison. Chaque soir Zahra s'endormait en lisant les livres qu'elle lui prêtait. Zahra se mit à rêver d'autres horizons. Et quand le frère aîné commença à s'approcher d'elle, Zahra poursuivit ses rêves.

Les deux femmes sont assises depuis plus de deux heures à la table de la cuisine. Elles n'ont pas cessé de parler, l'une après l'autre. Un monde les sépare et pourtant elles se sont tout de suite comprises. Lorsque le colonel rentre pour manger, Marguerite va vers lui et lui demande tout simplement d'aller pour une fois au mess des officiers. « Je t'expliquerai... ».

Le mari, Albert, ne pose pas de question ; il aime profondément cette femme qui a mis cependant du temps à accepter de devenir sienne. Trompée par un autre, elle ne voulait plus accorder sa confiance. Il sait que ce soir, Marguerite lui parlera.

« Il faut absolument aider Zahra, elle est à la rue, rejetée à la fois par sa famille qu'elle a déshonorée et par ses employeurs qui veulent éviter le scandale : elle attend un enfant de leur fils. Elle sait faire la cuisine, ne peux-tu la faire travailler ? La chambre de bonne sera pour elle. »

Bonne cuisinière, Zahra est appréciée par les légionnaires. Les regards durs de ces hommes qui ont très tôt perdu leur innocence s'adoucissent en entrant à la cantine. Zahra les aime tous, ces hommes si craints par l'ensemble de ses congénères. Ici, nourricière et confidente, elle se sent en sécurité. Chaque jour, elle passe ses heures libres avec Marguerite. L'amitié qui lie ces deux jeunes femmes en étonne plus d'un mais aucun n'ose critiquer la femme du colonel.

Reconnaissante, Zahra ne veut pas prendre de repos à

l'approche de l'accouchement. C'est à l'infirmierie qu'elle accouchera en urgence. Marguerite appelée à son chevet prendra la première le bébé dans ses bras. Fiévreuse, Zahra ne survivra pas malgré les soins de son amie et c'est en larmes qu'au bout de trois jours Marguerite rentre chez elle avec l'enfant.

Lorsqu'il l'a vue entrer, serrant le bébé dans les bras, Albert a tout de suite compris ses intentions. Il désire profondément un enfant et guette souvent la rondeur que le ventre de Marguerite semble refuser. Albert sait tout l'amour que Marguerite portait à Zahra. Il sent aussi qu'il saura aimer cet enfant s'il le fait sien. Ils l'appelleront Ophélie.

Elle grandit, mascotte au sein de la Légion, jusqu'à la mutation d'Albert à Paris.

Son teint mat, sa chevelure blonde mais abondamment fournie et toute frisée, ses grands yeux bleus ourlés de cils noirs en font une jeune femme étrange et rayonnante. Aimée de ses parents elle possède une force et une assurance qui transparaît dans sa démarche. Eprise de littérature, elle devient professeur de français et mène une vie de jeune fille normale, comme les autres... jusqu'à sa rencontre avec Abel.

Jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux noirs, Abel est Tunisien. C'est sa voix chaude et chantante qui a d'abord attiré Ophélie. Recruté par l'Education Nationale pour enseigner les mathématiques dans le même collège qu'Ophélie, il a quitté sa ville de Sfax sans regret. Ses parents âgés sont morts il y a quelques années. Sfax est une ville du Sud tunisien peu touristique ; son authenticité marque chacun de ses habitants mais leur offre peu de travail.

De son côté, Ophélie, n'ayant aucun souvenir de sa naissance et de ses quelques années passées en Algérie, ne comprend pas

le trouble de sa mère lorsqu'elle lui parle de ce jeune professeur venu de loin.

Avant même qu'Ophélie ne l'ait réalisé, Marguerite sait le sentiment qui l'habite. Tout le passé de l'enfant, enfoui dans l'inconscient à la demande impérative de son mari, resurgit. Marguerite prend peur et propose à Albert de lui dire enfin la vérité. Le colonel ne veut rien savoir : « Ophélie est ma fille, notre fille, et le reste n'a aucune importance ! » Par ces mots il lui rappelle la condition qu'il avait posée pour adopter le bébé : ne jamais lui parler de ses origines. La première année, cependant, Marguerite n'avait pu s'empêcher de lui parler de Zahra, sa douleur était trop vive et c'était son seul moyen de la faire revivre... un peu. Mais lorsque la petite a commencé à parler, à comprendre, elle s'est tue bien malgré elle. Ensuite, voir Ophélie si épanouie lui laissait penser qu'Albert avait eu raison. Aujourd'hui, elle ne sait plus.

Abel est lui aussi attiré par cette jeune femme qu'il trouve, sans savoir pourquoi, différente de ses autres collègues. Ils commencent à se voir en dehors du travail. Il a retrouvé des amis tunisiens à Paris et lorsque l'un d'eux l'invite à son mariage, il répond qu'il viendra avec une amie.

Ophélie est heureuse de cette invitation, heureuse à la perspective d'une soirée avec Abel et heureuse d'aller à une fête, tout simplement.

Ce qui s'est passé ce soir-là ? Aucun des invités ne l'a compris. Ils ont vu cette étrangère, belle comme un ange avec sa chevelure flamboyante sous les lumières, se lever avec un air étrange, entrer dans la danse des femmes, avec des gestes gauches au début puis de plus en plus élégants, de plus en plus assurés, de plus en plus rythmés, de plus en plus instinctifs.

Ils l'ont vue fermer les yeux et se laisser emporter par la cadence de la musique. Son corps peu à peu se balançait vers la gauche, vers la droite, vers la gauche, la tête penchée en avant, le visage balayé par les cheveux, comme par une vague de plus en plus forte.

Les musiciens suivaient cette vague qu'ils connaissaient bien et l'amplifiaient, de plus en plus vite, de plus en plus fort, ils la roulaient et la déroulaient.

Les autres femmes s'étaient toutes arrêtées, subjuguées. Au bout de quelques minutes qui parurent des heures à Abel, deux d'entre elles recueillirent dans leurs bras Ophélie, juste avant qu'elle ne s'effondre.

C'est Abel qui, en raccompagnant son amie épuisée, a éveillé en elle une sensation bizarre, un peu comme si des souvenirs lointains, très lointains, enfouis dans les tréfonds de sa conscience, voulaient se frayer un chemin pour... Il lui a parlé des femmes de son pays qui entraient ainsi en transe lors de cérémonies et de son étonnement qu'une Européenne leur soit si semblable. Ophélie n'avait aucune explication et voulait juste rentrer. À la maison, Marguerite veillait en attendant le retour de sa fille.

Il est presque midi lorsque la jeune femme se réveille. Le soleil entre dans la chambre et Marguerite est assise sur le lit, inquiète. La veille, Abel a tenu à lui faire le récit de la soirée. Ophélie sourit à sa mère mais très vite son visage n'est plus qu'interrogation.

Alors doucement Marguerite lui tend le plateau d'où se dégage une bonne odeur de café et de beignets préparés le matin avec les gestes enseignés par Zahra, qu'elle croyait oubliés. « Mange ma fille chérie, j'ai une longue et belle histoire à te raconter. »

